

Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 18 (1910)

Heft: 69

Rubrik: Correspondances

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CORRESPONDANCES.

I. — Une voix pessimiste: Partout misères et afflictions d'esprit.

On nous écrit:

« Après un séjour assez prolongé à Paris et pendant lequel j'ai beaucoup examiné et interrogé, j'éprouve le besoin de vous envoyer mes impressions; peut-être y attacherez-vous quelque intérêt.

Les églises ultramontaines sont plus remplies que jamais. D'une part, c'est la haute classe qui tient à protester ainsi contre le gouvernement républicain en général et contre la Séparation en particulier. D'autre part, c'est le petit peuple des domestiques et des petits commerçants, qui par superstition, par routine, par besoin d'égrenner un chapelet, ou de baisser une médaille, ou de brûler un cierge, ou d'avoir un directeur, ou encore d'entretenir une clientèle, etc., se presse aux messes basses et aux exercices des « Enfants de Marie », et autres. Dans la noblesse, ne cherchez pas la foi; il n'y a que la politique ou la mode. C'est le chic, et rien de plus. Ces gens-là s'amusent de leur mieux, vivent légèrement, même scandaleusement, intriguent, mentent, se dupent et se déchirent à belles dents; ils ne sentent pas « le besoin de Dieu », croyez-le bien. Quelques dames, pour tranquilliser quelque peu leur conscience, courrent chez leur confesseur pour obtenir une absolution qui ne leur est jamais refusée, et font dire une messe ou deux, et recommencent de plus belle; et c'est tout. Curés et vicaires savent très bien exploiter cette situation; c'est de l'habileté, mais non de la religion.

Les gens intelligents, qui se rendent compte des choses et des personnes, se rient des doctrines, des dévotionnettes, de l'infaillibilité du pape, du clergé, des intrigues; mais ils

laissent dire et faire, impuissants et d'ailleurs indifférents. Ceux qui voudraient remédier à la situation, n'ont pas assez de convictions religieuses pour lutter comme il faudrait. Ceux qui ont commencé des associations cultuelles, finissent par se décourager; à force de désagréments avec les maires, ou avec les ultramontains de la paroisse, ou avec le château, ou avec les juges de M. Briand, ils lâchent pied peu à peu. Non, non, pour le moment et pour de longues années encore, il n'y a ni réforme, ni quoi que ce soit, à tenter.

Il faut que ces indifférents cuisent dans leur jus et voient par expérience ce qu'est une société sans religion et sans culte; il faut que la France, privée de cette force morale et sociale qu'est la vraie religion, tombe encore plus bas et qu'elle sente enfin son infériorité vis-à-vis de l'Allemagne et de l'Angleterre, il faut, dis-je, qu'elle soit acculée à cette dure extrémité, pour essayer de remonter ensuite au-dessus des bas-fonds et de reprendre les forces perdues. Sera-ce encore temps? Oh! sans doute, il est toujours temps de bien faire, mais que d'efforts ne faudra-t-il pas! que de persévérance! que d'humiliations! Je me sens bien hardi en espérant.

J'ai été dans les chapelles protestantes, luthériennes, calvinistes, libres. Partout, sauf chez les piétistes, j'ai trouvé à peu près la même indifférence; faible assistance au culte, peu d'entrain, routine manifeste. Ce n'est plus l'orthodoxie du seizième siècle, ni même de 1872; on en est loin. Il y a toujours une orthodoxie quelconque par rapport aux libéraux, comme il y a toujours un libéralisme quelconque par rapport aux moins avancés; mais c'est la division et la confusion. Des protestants même gémissent de cet état de choses et comprennent très bien que les anciens-catholiques ne songent pas à se rapprocher de groupes aussi disparates de sentiments et de points de vue.

Bref, ceux qui devraient s'unir contre les ennemis communs de la religion, n'ont pas l'intelligence de la situation, encore moins celle de leurs devoirs. On préfère se croiser les bras. «Après nous le déluge!» Les enfants de ténèbres savent se coaliser, les enfants de la lumière s'aveuglent comme à plaisir.

Le clergé est plus fanatique que jamais. Les pauvres curés sont complètement à la merci des évêques, qui sont de simples

valets à gage du pape et des congrégations romaines. C'est un clergé non français, mais italianisé, en attendant qu'il soit tout à fait italien ou romain. Telle est l'Eglise de France actuelle. Les petits veulent devenir grands, le but est de monter en grade; tout est hiérarchie et tout pour la hiérarchie. Pour plaire à l'évêque, il faut montrer patte blanche; l'évêque, pour devenir archevêque et cardinal, doit être prêt à combattre le gouvernement; c'est ce qu'on appelle le zèle du martyre. Ne parlez plus ni de doctrine, ni de science, ni de liberté. Ce ne sont que des mots: la science, c'est de savoir faire son chemin en basant la pantoufle du chef; la liberté, c'est le jem'enfichisme. Faut-il faire un livre et démontrer que l'infâbilité du pape était admise et crue même au premier siècle, et que St. Pierre a été le premier évêque de Rome, et que St. Paul lui a obéi en tout, et que la constitution de l'Eglise universelle était alors ce qu'elle est aujourd'hui d'après l'Eglise romaine, vite un monsignor prend sa plume et débite encore plus de balivernes qu'on ne lui en demande, et le tour est joué. Personne n'est dupe et tout le monde approuve; la presse officielle ne tarit pas d'éloges, et le bon public ignorant gobe tout extérieurement en faisant le signe de la croix. Simple eau bénite de cour.

Tel est le progrès. Bon nombre de séparatistes commencent à croire que la Séparation telle que l'a bâclée le socialiste Briand, tourne déjà à l'avantage de Rome. C'est en vain que Briand se donne l'air d'avoir combattu le cléricalisme, et que, dans son discours de Périgueux, il a essayé de jeter de la poudre aux yeux. Loin d'avoir amoindri Rome, il l'a exaltée, il lui a donné toutes les places fortes, il l'a délivrée de tous les modernistes et de tous les catholiques-nationaux qui auraient volontiers réformé l'Eglise de France dans un sens sérieusement ant.ultramontain et antijésuitique. Le résultat de l'œuvre de Briand n'est qu'une forte recrudescence d'intransigeance et de fanatisme ultramontain, recrudescence qui n'ira qu'en empirant. Renverser la république et asseoir à sa place un monarque bien pensant, tel est l'espoir du parti; et il faut avouer que tout est possible.

D'autres sont moins pessimistes et disent: un premier fait, c'est que Rome en France a perdu des millions; un second fait, c'est que ces millions ne sont pas remplacés, et même

que l'argent diminue; un troisième fait, c'est que, si les évêques nagent dans « l'aisance », les pauvres diables de curés sont quelquefois dans un grand embarras; quatrième fait, les parents ne veulent plus donner leurs fils au clergé, mieux vaut n'importe quelle carrière commerciale ou agricole. Dans cet état de choses, le clergé croîtra-t-il en science? Non, impossible. En zèle et en dévouement? Non, il devra vivre d'abord: *prius esse deinde philosophari*. Son prestige disparaîtra. Et alors l'Eglise, ainsi abaissée, ne sera plus à craindre. C'est l'espoir des incrédules.

Que faire? Gémir? Cela ne mène à rien. — Se tourner vers les autres Eglises? Elles ont leurs misères aussi; sous une autre forme et dans d'autres circonstances, ce sont les mêmes défauts et les mêmes passions. Le travail de décomposition s'opère partout, grâce aux conservateurs aveugles qui s'obstinent dans leur routine, et grâce aux démolisseurs plus habiles que les routiniers. La crise est générale. Les gros revenus des grands dignitaires ecclésiastiques ne sont utiles qu'à ceux-ci, mais ceux-ci discréditent plus leur Eglise qu'ils ne la servent. La théologie scolastique est aux abois. En attendant que la théologie scientifique soit née et assez répandue pour éclairer les esprits et pour faire renaître les convictions, il faudra de longues années aux travailleurs patients et courageux, qui se font de plus en plus rares.

Pardonnez-moi si, ici, je semble ne pas attacher à vos généreux et infatigables efforts toute l'importance qu'ils méritent. Je crois à leur avenir plus ou moins lointain, car rien ne se perd en ce monde, et les grains finissent par germer; mais je ne crois pas à leurs succès présents. Et c'est du présent que je parle.

Donc, pour le moment, il faut dire avec St. Paul: Causati sumus Judæos et Græcos *omnes* sub peccato esse, sicut scriptum est, quia non est justus quisquam, non est intelligens, non est requirens Deum, omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt, non est qui faciat bonum, non est usque ad unum (*Rom.* III, 9-12). Je m'arrête, il faudrait citer tout ce chapitre. Peut-être la gravité du mal provoquera-t-elle à la fin la gravité des sentiments. Aux grands maux les grands remèdes. Que les grands et les infatués fassent enfin leur *mea culpa*; que les intellectuels consentent enfin à se servir de leur raison pour voir les choses telles qu'elles sont et non telles qu'ils les ima-

ginent; que tous les hommes religieux se mettent enfin à l'œuvre, et que chacun fasse son devoir dans la mesure de ses ressources morales et matérielles, et alors une lueur d'espoir pourra illuminer les cœurs attristés. Mais pas d'illusion sur le présent. C'est St. Paul qui a raison. *Dies mali sunt* (*Eph.* V, 16). C'est tout ce que je voulais vous communiquer.»

II. — Réponse. Voix optimiste.

Le tableau précédent est évidemment poussé au noir. Chacun voit les choses à travers les lunettes qu'il porte. Qu'il y ait des faiblesses, des erreurs, des lâchetés, des mensonges voulus, des corruptions de la conscience, des abaissements du caractère, des compromissions honteuses, et cela du haut en bas de la société, c'est malheureusement trop certain et trop évident. Mais ce n'est là qu'une partie des choses.

Ce que je reproche à mon correspondant, c'est, non de s'être trompé dans la peinture du mal, mais de n'avoir pas vu, ou pas assez vu, le bien. Il a fait sa description sous l'empire de la division bien connue, et même banale, de la société actuelle en deux camps: le camp des conservateurs qui ont de bonnes intentions, mais qui commettent fautes sur fautes et qui conservent plus les abus que les éléments sains; et le camp des libéraux qui, poussés à bout par la réaction excessive des précédents, tombent à leur tour dans des procédés pires encore. Ou, pour nous en tenir à la description du monde religieux, mon honorable correspondant a accepté, les yeux fermés, la même opinion courante sur les deux camps analogues: le camp des croyants qui croient tout, qui s'attachent aux superstitions, aux faux dogmes, aux doctrines antiranrielles, aux miracles manifestement absurdes, et qui révoltent ainsi toute la partie intelligente du peuple; puis, le camp des incroyants qui, trouvant cette religion absurde et n'en apercevant pas d'autre, veulent détruire tous les cultes, toutes les Eglises, proclament l'athéisme et poursuivent, au nom de la raison et de la science, le renversement de tout ce qui touche à la religion de loin ou de près. Frappé par ces deux extrêmes, troublé par cette double série d'erreurs et de désordres, mon correspondant s'est laissé aller au pessimisme le plus sombre.

Il a eu tort. Entre ces deux extrêmes, qui ne sont pas aussi nombreux qu'ils paraissent, il y a encore des esprits modérés, qui ont le sentiment du juste milieu, qui se doutent qu'on les trompe soit à droite, soit à gauche, lorsqu'ils entendent prêcher des doctrines ridicules qui ne tiennent pas debout, doctrines d'obscurantisme aveugle ou d'anarchie fanatique. Malheureusement, ici comme ailleurs, dans le domaine religieux comme sur le terrain politique et social, les modérés n'ont pas de foi bien assise, de convictions fermes, de doctrines claires; ils ne savent ni ce qu'ils croient, ni ce qu'ils ne croient pas, c'est un peu de tout. On les a mal instruits; les chimères qu'on a répandues dans leur esprit d'enfants, ont disparu, et il ne reste de Dieu qu'une idée très flottante à laquelle ils ne savent se prendre. Pauvres âmes indécises, qui voudraient croire, et qui croient effectivement quelque chose, mais qui croient mal, et qui en tout cas ne puisent dans une foi aussi faible aucune force pour les combats de la vie. De là leur absence à peu près totale de volonté et de caractère, de là leurs fléchissements de conscience, leur timidité, disons même leur lâcheté, dès qu'il faudrait s'exprimer et s'affirmer devant les excès de la crédulité et de l'incrédulité.

Les hommes dont je parle sont légion. Ce sont eux qui formeront la majorité active, dès qu'ils sauront et qu'ils auront pris possession d'eux-mêmes. Pour le moment, ils subissent le malheur d'une mauvaise instruction religieuse, d'une éducation très défectueuse, d'un défaut d'organisation; ils végètent dans l'indécision, perdus comme une masse inutile et qui ne compte pas, parce qu'elle est passive. Mais qui ne voit que cet état n'est que passager, résultat inévitable, mais transitoire, des époques précédentes? Il ne durera pas, par la bonne raison que l'instruction se répand, que chacun finira inévitablement par se rendre compte des opinions qu'on lui enseigne et des choses qu'on lui propose. La marée monte; elle monte encore au profit des deux erreurs extrêmes dont j'ai parlé, c'est vrai, mais pourtant déjà beaucoup d'esprits doutent et veulent se rendre compte de la situation. Signe d'espoir. Non, ce n'est pas la fin du monde qui approche, mais bien un changement social et religieux qui se prépare; voilà tout.

Un écrivain suisse a décrit «les deux France»; s'il avait davantage vécu en France, assez pour la mieux connaître, il

aurait aussi décrit la troisième, celle dont je parle, et qui n'est visible que pour ceux qui pénètrent dans l'intimité des conversations privées et des âmes sincèrement ouvertes. Un observateur superficiel, en 1788, aurait décrit aussi les deux partis visibles qui agitaient la France d'alors, et il aurait certainement tu le troisième, celui qui a fait la nuit du 4 août et qui a réalisé les meilleures réformes de la Révolution. Nous sommes, de même, à la veille d'une grande Réforme religieuse et ecclésiastique. Les esprits réfléchis sentent très bien que l'état actuel est trop irrationnel pour durer longtemps; qu'il y a des besoins nouveaux d'intelligence, de cœur, de conscience, à faire, et qu'ils finiront par être satisfaits. Modernisme, libéralisme, ne sont pas de vains mots. A mesure qu'ils s'éclairciront, ils deviendront plus puissants et plus féconds. L'ancien régime papal tombera comme l'ancien régime politique en France; les symptômes dissolvants apparaissent déjà. Les ignorants des classes inférieures et surtout ceux des classes dites supérieures, ont beau se ranger autour de la papauté, et se joindre aux politiciens d'ancien régime pour essayer de maintenir le fétichisme papal. L'idole du Vatican, comme disait Montalembert, commence à branler la tête et à chanceler sur sa *sedia*; si le lamaïsme oriental nous paraît puéril, nous finirons par rire aussi du lamaïsme occidental. Et combien déjà rient en secret! Ces railleries secrètes sur l'inaffabilité et sur l'universelle juridiction d'un pauvre mortel, élevé à l'italienne et vivant à la romaine, sont les indices précurseurs de ce qui éclatera demain, dès que la génération qui se forme se sentira assez forte pour agir au grand jour. Les préparatifs sont visibles; ils dureront ce que les circonstances exigeront, mais les idées gagnent du terrain, et les idées sont des forces. Nous croyons en leur puissance. Dieu n'a certainement pas fait le monde pour le triomphe du mal. Il est le bien parfait: donc son œuvre se perfectionnera, et par conséquent la vérité écrasera l'erreur: *veritas liberabit*. Il ne faut pas cesser de le répéter.

Quand de longues journées pluvieuses et froides déprimant le cœur, on croit volontiers le soleil disparu et l'on se désespère. Et cependant le bon soleil reparaît de nouveau. Croyons donc au soleil, même quand il pleut et qu'on frissonne de froid en France.

E. MICHAUD.